



ASp

la revue du GERAS

66 | 2014

**Intersections - l'anglais de spécialité, creuset
multidomaine**

Les langues de spécialité sont-elles des argots comme les autres ?

Convergences/divergences, enjeux lexicaux, stylistiques et
traductologiques

Fabrice Antoine



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asp/4523>

DOI : 10.4000/asp.4523

ISSN : 2108-6354

Éditeur

Groupe d'étude et de recherche en anglais de spécialité

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2014

Pagination : 7-25

ISSN : 1246-8185

Référence électronique

Fabrice Antoine, « Les langues de spécialité sont-elles des argots comme les autres ? », *ASp* [En ligne],
66 | 2014, mis en ligne le 01 novembre 2015, consulté le 02 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/asp/4523> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asp.4523>

Ce document a été généré automatiquement le 2 novembre 2020.

Tous droits réservés

Les langues de spécialité sont-elles des argots comme les autres ?

Convergences/divergences, enjeux lexicaux, stylistiques et traductologiques

Fabrice Antoine

- 1 Dans ce qui m'occupe principalement, la formation de traducteurs professionnels, les méthodes, approches et objectifs du traducteur, du lexicographe, du lexicologue, de l'argotologue et du traductologue convergent pour aiguïser la curiosité, l'exigence, la rigueur, l'adaptabilité, bref la compétence de celles et de ceux que nous formons. Le travail sur la langue dite générale et celui sur la langue dite spécialisée sont de même nature ; la traduction, qu'elle soit littéraire, paralittéraire ou spécialisée, met en jeu un grand nombre de processus de pensée identiques et je considère volontiers que la traduction littéraire est une forme de traduction spécialisée (Lavault 2007 : 46), tout comme j'aborde, analyse et représente les argots et les lexiques spécialisés avec les mêmes outils. Au-delà du fait que l'approche de la lexicographie spécialisée par le biais des argots est plus ludique et rend les découvertes et les mises à l'épreuve de méthodes plus parlantes, plus mémorables, il existe d'autres points de convergence qui permettent de dire que les langues de spécialité sont peut-être des argots comme les autres. C'est ce que j'entends essayer de montrer ici.

1. Définitions

1.1. Langues de spécialité

- 2 Se pose d'emblée un problème définitoire des termes principaux de la question posée. Il n'est pas question ici de redéfinir les langues de spécialité : à partir de leur définition proposée par Michel Van der Yeught (2012), on s'attachera simplement à en souligner des traits essentiels du point de vue du traducteur et du lexicographe. Le métier de lexicographe bilingue spécialisé est d'ailleurs la confluence d'au moins trois métiers, celui de lexicographe (qui, pour le dire lapidairement, rassemble une nomenclature

pour la représenter), celui de traducteur et celui de spécialiste d'un champ technique donné (technique étant pris au sens le plus large), qui doit connaître un champ assez bien pour le comprendre, et le comprendre assez bien pour le traduire.

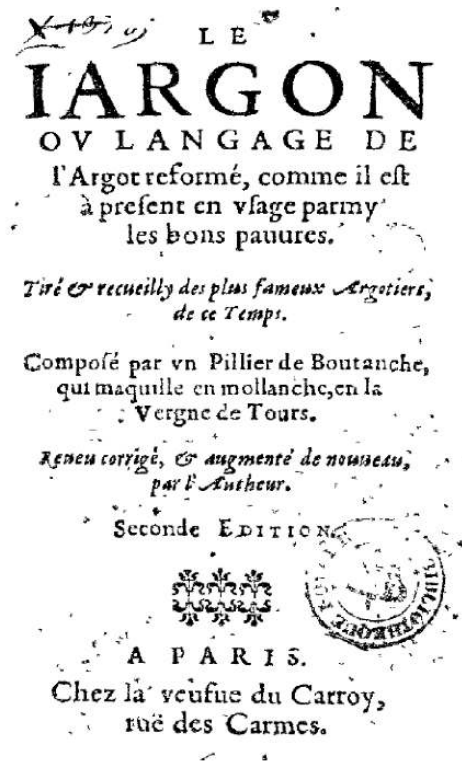
- 3 Michel Van der Yeught (2012) fait le point sur la notion de langues de spécialité (page 9 et suivantes), écartelée entre la négation de son existence (« tout discours est spécialisé ») et l'identification d'un vrai sous-système linguistique, une position médiane étant sans doute représentée par le concept de continuum entre langue générale et langue spécialisée (Catherine Resche, citée par M. Van der Yeught 2012 : 10), parfaitement pertinent lorsqu'il s'agit, ailleurs, de rendre compte de la langue générale, de la langue familière et des argots. On peut sans doute convenir que l'appellation « langue spécialisée ou de spécialité » recouvre toujours au moins un vocabulaire spécialisé, dont la complexité et la richesse varient ; M. Van der Yeught fait une différence entre des systèmes terminologiques très structurés et de simples lexiques (2012 : 16), mais l'on peut certainement considérer qu'il s'agit davantage d'une abondance de nomenclature plutôt que d'une structuration, d'une complexité : toutes les nomenclatures spécifiques que j'ai approchées, de la taxidermie ou de la coutellerie d'art aux turbines à vapeur ou aux charpentes et toitures en passant par des dizaines d'autres comme l'aérophotographie, la myrmécologie, l'escrime ou le compostage et la méthanisation des déchets urbains sont organisées, structurées selon une hiérarchie conceptuelle repérable et représentable, s'inscrivent dans une structure ou hiérarchie supérieure et se distinguent en particulier par leur volume (ce qui fait le malheur ou le bonheur du lexicographe, novice ou non, qui doit les représenter). La langue de spécialité utilise donc un lexique, une terminologie qui lui est propre (et l'on est très proche de la définition de la norme ISO 1087 de 1990 : « Langue de spécialité : sous-système linguistique qui utilise une terminologie et d'autres moyens linguistiques et qui vise la non-ambiguïté de la communication dans un domaine particulier »). La langue de spécialité peut recourir à une stylistique et à une rhétorique particulières, ce qui induit des enjeux de traduction non négligeables ; elle peut encore partager au moins une partie de sa terminologie avec une autre langue de spécialité.

1.2. Argots

- 4 Un argot se définit, pour Gaston Esnault, auteur d'un inégalé *Dictionnaire historique des argots français* (1965), comme « l'ensemble oral des mots non techniques qui plaisent à un groupe social », à quoi il ajoute un peu plus loin : « Un argot est du savoir-populaire, prêt à être admis dans le français général » (1965 : v). Soit, mais ainsi que le montre un ouvrage récent de Denis Delaplace (2013), *L'article « argot » au fil des dictionnaires depuis le XVII^e siècle*, « argot » a des origines obscures et une histoire longue et complexe, dont la définition de G. Esnault n'est qu'une étape et, dans cette histoire, il apparaît que l'argot était d'abord jargon, ce qui pourrait le rapprocher d'emblée plus que l'on ne le croit de la langue de spécialité. La première apparition du mot « argot » à l'écrit est en effet dans un petit volume peut-être en partie facétieux intitulé *Le jargon ou langage de l'argot réformé, comme il est à présent en usage parmi les bons pauvres. Tiré et recueilli des plus fameux Argotiers, de ce temps*, d'un certain Ollivier Chereau, qui a connu plusieurs éditions assez dissemblables à partir de 1628 (voir figure 1) ; il est inspiré d'un autre ouvrage curieux, imprimé en 1596, intitulé *La vie généreuse des mercelots, gueux, et Boesmiens, contenant leur façon de vivre, subtilitez et Gergon* (voir annexes 1 et 2), qui

contient un « Dictionnaire en langage Blesquien, avec l'explication en vulgaire », d'un certain Pechon de Ruby¹.

Figure 1. Ollivier Chereau, *Le jargon ou langage de l'argot réformé, comme il est à présent en usage parmy les bons pauvres*. Tiré et recueilli des plus fameux Argotiers, de ce temps, (1628-30), page de titre



Image

20000009000028E4000041E445019FBD.wmf

Source : Bibliothèque nationale de France, département Réserve des livres rares, RES-X-2038 ;
<gallica.bnf.fr> < <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30233583z> >

- 5 Ces deux textes font partie, avec de nombreux autres de diverses langues, de ce que l'on appelle « littérature des gueux » ; à travers celle-ci et aussi des dictionnaires anciens, unilingues ou bilingues, on peut tenter de dessiner l'origine d'argot et donc sa définition, ici seulement rapidement évoquées. D'abord corporation des mendiants (les gueux ou les truands), l'argot est ensuite une activité et enfin un langage, qui s'est enrichi par le contact et la confluence avec d'autres métiers (les merciers ambulants, puis les voleurs), avec d'autres langues, régionales ou nationales, de métier ou non. On repère des descriptions très raisonnées, quasiment sociologiques, à intentions politiques, satiriques, morales ou peut-être aussi de mystification, et des tentatives de représentation lexicographique, dans toute l'Europe, dès le premier tiers du XVI^e siècle, et il est possible par exemple de souligner de probables filiations entre les lexiques des argotiers, ou mendiants, français et des mendiants et larrons italiens parlant le fourbesque.
- 6 Pour résumer : tant le jargon de l'argot que le *canting language*, l'argot que le *cant* ou le *slang*, est une ancienne langue de spécialité, l'expression d'un domaine spécialisé dans une langue, qui répond, à des siècles de distance, à la définition de la norme ISO évoquée plus haut, du moins du point de vue formel. Un processus de dictionnarisation de ces lexiques est observable dans plusieurs langues. Même si l'on ne connaît pas la

durée écoulée entre leur émergence et ce processus, on peut émettre l'hypothèse qu'ils ont atteint vers la fin du XVI^e siècle, début du XVII^e siècle, une masse critique qui rendait inévitable, indispensable, la représentation lexicographique dans ce qui apparaissait comme des dictionnaires ou des glossaires spécialisés, le plus souvent occultes d'abord.

- 7 Si, paradoxalement, le sens et l'origine de « argot » et « *slang* » sont perdus, il est fort probable que c'étaient des mots de jargon de la gueuserie, peut-être empruntés à d'autres langues ou d'autres jargons et que, comme d'autres mots de ces jargons, ils proviennent d'une dérivation métaphorique ou métonymique perdue, probablement fondée sur le concret de l'environnement immédiat, sur l'expérience de ceux qui ont d'abord utilisé le langage qu'ils sont venus à désigner.

2. Fonctions des argots et des langues de spécialité

2.1. Des fonctions semblables ?

Soit la définition suivante, de Béatrice Turpin :

Argot : parler propre à un groupe social, visant à exclure un tiers de la communication, et aussi parfois du genre humain (non-personne). Langage de connivence, mais dans un acte de communication sciemment limité. (Turpin 2002 : 53)

- 8 Transparaissent ici deux des fonctions généralement accordées aux argots, au pluriel maintenant car il y a potentiellement autant d'argots que de groupes sociaux : la fonction cryptique et la fonction conniventielle. Avec Marc Sourdout (2002 : 29), je considère la première comme essentielle, centrale, aux argots, à des degrés divers d'herméticité, certes, même si certains estiment qu'elle cède le pas à l'autre. Les argots visent à opacifier le discours, à restreindre la communication aux groupes où ils sont utilisés, à empêcher l'étranger de comprendre ce qui se dit, ce qui s'obtient, par exemple, grâce à des mots opaques par leur forme ou par leur sens ou à un argot à clef (qui est un codage systématique du type javanais, largonji, loucherbem ou verlan en français, *backslang*, *pig Latin* ou *rhyming slang* en anglais) : dans les deux cas, les éléments étranges, inhabituels, incompréhensibles, parsemés dans le discours, de façon plus ou moins serrée attirent l'attention du non-initié et la détournent du reste du message, qui peut être, somme toute, assez transparent. Pour les initiés cependant, le message est clair et il est authentifié pour ainsi dire par l'emploi de l'argot : c'est en cela que les argots ont une fonction conniventielle et, partant, identitaire² – ce que Pierre Guiraud appelait « signum de classe » (1956 : 97). L'argot permet de se faire reconnaître (et éventuellement accepter) par les membres du groupe, de dire son appartenance à celui-ci et donc de signifier aussi à celui qui ne le comprend ni ne le pratique qu'il n'en fait pas partie : la fonction identitaire et conniventielle se double donc d'une fonction d'exclusion de l'autre. On ajoutera ce que Christian Bachmann et Luc Basier (1984) appellent « subversion linguistique » comme une fonction supplémentaire : les argots, en particulier les argots modernes, revêtent une fonction protestataire, subvertissent la langue normée, par exemple par des importations lexicales massives et des triturations de ses mots³. S'il est évident que les langues de spécialité n'assurent pas cette dernière fonction, il est tout aussi clair qu'elles revêtent une fonction conniventielle et identitaire plus ou moins forte : on relève souvent l'opacité d'un certain nombre de langues de spécialité, par exemple l'anglais de Wall

Street ou le français de la bourse (Van der Yeught 2012 : 72), la « langue » des informaticiens, des journalistes, des médecins, etc. Les initiés d'une langue de spécialité se comprennent et se reconnaissent entre eux et excluent les non-initiés de la discussion (en le lui signifiant de façon plus ou moins marquée : qui a un jour tenté de parler avec un médecin spécialisé en utilisant des mots de la médecine a bien senti l'intrusion dont il se rendait coupable, immédiatement sanctionnée par l'initié par un retour à une langue élémentaire). Cependant, la visée des langues de spécialité est-elle cryptique ? Certaines se sont construites expressément comme des codes réservés aux seuls initiés ; la langue de Wall Street telle que parlée entre les boursiers est un exemple de visée cryptique qui rejoint celle des argots (Van der Yeught 2012 : 72-73) ; il n'est pas certain que la langue médicale n'ait pas eu elle aussi cette préoccupation. Il est à noter que de nombreuses langues de spécialité ont en quelque sorte deux niveaux d'opacité car elles disposent d'une « version allégée », plus accessible aux non-initiés avec qui il faut bien échanger (voir la langue des télécommunications, de la publicité, de la finance, etc.). En d'autres termes, un niveau est réservé aux seuls initiés, un autre est simplifié à l'intention des semi-initiés. Je pense que certains argots au moins fonctionnent de la même façon, selon le niveau de compétences supposé de l'interlocuteur. La différence essentielle cependant entre les argots et les langues de spécialité est que les premiers opacifient les références à des éléments de la vie courante, tandis que les secondes s'élaborent en référence à un domaine spécialisé et n'embrassent pas l'univers hors de celui-ci. La langue de spécialité vise la désignation exacte et efficace des objets propres à un domaine, celle qui sera non ambiguë et évacuera toute possibilité d'incompréhension au sein du groupe de spécialistes/initiés. La fonction que M. Sourdot appelle « économique » est là, mais l'on peut arguer qu'elle caractérise aussi les argots même si elle ne leur est pas centrale, car les argots visent aussi la rapidité de la communication au sein du groupe, en particulier en ce qui concerne ses centres d'intérêt : au XVI^e et XVII^e siècles, la gueuserie, les fourberies et la nourriture et le vêtement, centraux à la survie ; au XX^e siècle, l'argent, la violence, la police, le sexe, les drogues, la boisson, etc. Sans aller jusqu'à faire de ces champs des domaines spécialisés, on admettra peut-être qu'il existe un point de contact entre argots et langues de spécialité dans la fonction économique.

2.2. La fonction ludique comme divergence

- 9 Il reste une fonction, étrangement absente de la définition de Béatrice Turpin, mais relevée par tous les autres linguistes qui ont écrit sur les argots : la fonction ludique, qui se mêle, se fond, s'agglutine tellement aux autres fonctions que Jean-Pierre Goudaillier (2001) parle même de fonction crypto-ludique : la création argotique est un moyen de jouer avec les mots, les sonorités et les sens à loisir et peut-être à l'infini. Les divers procédés de recyclage tant formel que sémantique en sont l'expression ; ils doublent bien sûr la fonction cryptique, mais peuvent être aussi « gratuits », motivés seulement par le plaisir des mots, une pulsion poétique qui explique en grande partie le foisonnement, l'exubérance et le renouvellement constant des argots. Par exemple, on peut passer de « fligue à dard » chez Vidocq (1828, emprunt à l'allemand, *Fliege*, via le yiddish) à « flic » (1828), puis « flicard » (1883), « flavic » (1912, en javanais), « fliquerie » (1915), « flicaille » (1939), « flicaillon » (1980), « keufli » puis « keuf » (1981), « feukeu » puis « feuk » (1995), sans parler de « flicaillerie », « flicouille », « flicton », « fliquesse » ou « fliquette », non clairement datés. On passe de la « poule »

(1899, emprunt probable à l'italien *pula*, la police), et aussi « volaille », à « poulard » (1899), puis « poulaillie » (1901), « poulet (habillé) » (sergent de ville, 1933 [Esnault : 1911]), « poulmince » (1932), « pouлага » et « poulag » (1950), « poultok » et « poulmann » (1951), « poulardin » et « poulardos » (1952), « poulaillon » (1980), puis « perdreau », autre volatile (1951), « drauper » (1953), « emplumés » (1960, San Antonio), « Royco » (1957), « KFC » (années 2000)⁴. En anglais, à partir de « *detective* », on a « D » ou « *dee* » (Aust., 1879 & 1882), « *tec* » (1879), « *dick* » (1886), « *defective* » (1925 ; à rapprocher, plus tard, de « *cuntstubble* » [sd]), « *dickeroo* » (1945), « *dickless Tracy* » (1963), « *dickless* » (1984), etc.

- 10 On admettra sans doute aisément que ces variations successives (et certainement non closes) expriment autant la volonté d'opacifier le message que celle de jouer avec les mots, renforcée à son tour par la nécessité de maintenir l'opacité des mots contre leur banalisation progressive et inévitable, par exemple par la dictionnarisation, de plus en plus rapide au cours des cinq dernières décennies. Cette course-là n'est pas caractéristique des langues de spécialité, qui n'éprouvent pas la nécessité de remplacer un mot économique et précis par un autre nouveau. Les langues de spécialité ne pratiquent pas non plus le jeu pour le jeu – qui, après tout, n'est pas économique ! – mais l'on peut repérer des points communs entre leurs procédés de formation et ceux des argots.

3. Formation des argots et des langues de spécialité

3.1. Stocks lexicaux des argots

- 11 J'ai appelé ailleurs les argots des langues parasites ([Antoine 2004], étant entendu qu'il ne s'agit pas de langues, mais de lexiques, puisqu'ils ne disposent pas d'une grammaire, ni d'une syntaxe, ni d'une phonologie propres, qu'ils empruntent à la langue commune ou à sa variété dite « familière »). Ils se nourrissent en effet de la langue commune, prolifèrent de leur côté en parallèle à elle dans certains endroits, en la dédoublant de manière luxuriante. C'est en partie en cela que les argots sont langues de déplacement : ils peuvent se saisir de n'importe quel mot de la langue commune, l'emprunter en lui affectant un nouveau sens, avec remotivation, donc, ou seulement en manipuler la forme, ou pratiquer ces deux déplacements, formel et sémantique, à la fois. Toutefois ce déplacement se fait aussi à partir des patois et des langues régionales : en français, les argots ont largement puisé dans le provençal, le savoyard, le picard, et autres ; en anglais, le *slang* intègre aisément, comme la langue commune, des éléments externes des différentes régions ; la diffusion du *rhyming slang*, à l'origine cockney, en est un exemple. L'anglais absorbe avec une grande tolérance les éléments issus de langues étrangères ; les argots français font de même, en empruntant d'abord aux langues des pays limitrophes, argots compris, puis à celles de pays plus éloignés, au gré des contacts induits par la colonisation, les guerres ou les échanges commerciaux, par exemple. Enfin, les argots puisent dans les langues et les jargons spécialisés, avec ou sans remotivation, là encore. On peut le constater en regardant par exemple le nombre de mots et d'expressions empruntés à des métiers et activités divers pour désigner l'acte sexuel, en anglais comme en français. J'avance, incidemment, pour expliquer le mot « mort » en anglais, lorsqu'il désigne une femme (1567), qu'il dérive par apocope d'un terme de menuiserie charpenterie, « mortice », du français « mortoise », puis

« mortaise », sans doute emprunté à l'arabe. C'est dire que les argots se développent au rythme des contacts avec les autres langues, dans lesquelles ils prélèvent selon leurs besoins d'opacité et le potentiel sémantique des mots empruntés ou empruntables qui peut coïncider, entrer en confluence, avec un mode de désignation déjà établi et/ou servir de tremplin à une création ludique. Pensons aux merciers ambulants et aux mendiants évoqués plus haut sur le trimard : porteurs de leurs mots, d'une région, d'un métier, d'une activité, ils les sèment au gré de leurs pérégrinations et emportent avec eux, sous leurs semelles, pour ainsi dire, des mots de ceux qu'ils côtoient ici et là, et ces mots, s'ils entrent en résonance avec leur langue, feront partie de leur argot et pourront à leur tour être semés ailleurs.

3.2. Machines à créer du lexique

- 12 J'entends par résonance et potentiel sémantique la capacité d'un mot à entrer dans l'une des équations métaphoriques qui sous-tendent et organisent l'ensemble des désignations d'un objet en argot, comme très certainement dans la langue en général. Un tel ensemble est, à mon sens, issu d'une machine à créer du lexique⁵ où se combinent matrices formelles et matrices sémantiques. Les premières, au nombre de dix, ont été décrites par Jean Tournier (1985) – emprunt, siglaison, troncation, conversion, onomatopée, amalgame, composition, dérivation inverse, suffixation, préfixation – et, pour les argots en tout cas, j'en ajoute deux (déformation et jeu de mots) pour rendre compte des divers argots à clef et des jeux de mots strictement formels. Les matrices sémantiques sont de simples équations entre deux objets A et B, de type métaphorique ou métonymique, au terme desquelles le référent de B désigne A. Je définis le mécanisme de la métaphore et de la métonymie par ce que j'appelle un « effet de loupe » (Antoine 2011, 2014) dans lequel l'un des sèmes d'un objet est grossi, ou haussé, au point qu'il en vient à désigner l'objet à lui seul, à *être* cet objet – c'est ce qui autorise, déclenche, le saut métaphorique. Ainsi, si, en anglais, un des sèmes de « *money* » est, en argot, la couleur de l'argent (variable selon les lieux et les époques, d'où les variations lexicales), on a l'équation */money = colour of money/*, alors, tout objet possédant le même sème (réalisé sous la forme *|vert|* essentiellement) est potentiellement détournable pour désigner l'argent : ce qui explique que, en anglais, « *greenback* », « *green* », mais aussi « *cabbage* », « *kale* », « *lettuce* » « *mint leaves* », « *spinach* », etc. soient déplacés pour désigner des billets verts. En français, la couleur sera plutôt le jaune de l'or ou le blanc du métal argent, ce qui explique des séries comme « beurre, galette, rotin, jaunet, bulle, japonais » d'une part, et « blanquette, blanc, carme, grisbi, plâtre, auber » d'autre part, avec renforcement éventuel d'autres matrices sémantiques. Les matrices sémantiques sont hiérarchisées entre elles, ce qui structure l'ensemble des désignations d'un objet, qu'il soit large ou non ; la série de matrices repérées à partir de toutes les désignations au cours des siècles est close, si l'on prend bien soin de recenser l'intégralité des sèmes de l'objet considéré, centraux ou périphériques.
- 13 Une langue de spécialité, du point de vue de son lexique, met en jeu les mêmes dix matrices formelles définies ci-dessus, certaines étant plus sollicitées que par les argots ; mais il faut souligner que des matrices peuvent être très productives à certaines périodes, puis inactives à d'autres. Toutefois, sur le plan sémantique, la précision ne serait-elle pas la vertu cardinale de la langue de spécialité, à opposer à un océan d'imprécision du côté des argots ? Le foisonnement et la polysémie, le déploiement

ostensible et le déplacement propres aux argots sont sûrement incompatibles avec la langue de spécialité, qui tend vers l'unité, la monosémie, le resserrement et l'absence d'ambiguïté, le centrage et la permanence ? Peut-être cependant la différence essentielle ici réside-t-elle dans la stabilité des désignations en langue de spécialité, leur absence d'usure qui ne contraint pas à les remplacer ? La créativité lexicale y est pourtant aussi présente, le même recours à des équations métaphoriques, peut-être enfouies, peut-être mortes, ou plutôt en sommeil, prêtes à être réactivées, que dans les argots. On n'abordera, pour illustration, que deux exemples de langue de spécialité, celle de la médecine et celle de l'économie, peut-être plus riches, plus prolifiques que d'autres plus arides, même si l'on constate qu'à des degrés divers, toute langue de spécialité a recours aux mêmes machines à créer du lexique que les argots, même si les résultats sont moins spectaculaires – voire.

3.3. Langue de la médecine et métaphores

- 14 Pour ce qui concerne le champ de la médecine, qui se distingue dès l'abord par son lexique, le recours massif à certaines matrices formelles est indubitable. La terminologie médicale s'est bâtie en puisant largement dans le grec et dans le latin, d'où une grande quantité de mots forgés par préfixation ou suffixation d'éléments grecs ou latins dont beaucoup étaient évidemment déjà métaphoriques : le français, comme l'anglais, emprunte les éléments de ces langues porteurs de métaphores mortes. L'emprunt est aussi d'ailleurs une matrice formelle très sollicitée dans ce champ, de même que la composition, au sens large du terme puisque l'on y inclura toutes les expressions du type « maladie de X », « syndrome de Y », etc. Au-delà des métaphores empruntées, les matrices sémantiques du champ sont riches : la description de l'homme s'est faite aussi à partir d'autres descriptions antérieures, comme celles de l'univers naturel, des animaux, des végétaux, etc. ; les termes de médecine ou d'anatomie interne ont également emprunté, déplacé, des termes de médecine ou d'anatomie externe. B. Turpin (2002 : 64-65) souligne la richesse de ces matrices sémantiques (dont il faudrait encore établir la cartographie, raisonnée et hiérarchisée) où l'on retrouve des métaphores animales (souvent par analogie de forme, du bec-de-lièvre à l'éléphantiasis en passant par le bec-de-perroquet ou le coccyx), des déplacements de termes de description de végétaux et de minéraux (ramification, tubercules et autres racines) ou de termes de géographie, de topographie, de météorologie (canal, fosse, éruption), des emprunts d'analogie aux domaines militaire, historique (noms de personnage), mythologique, littéraire (bovarysme, syndrome de Pickwick, etc.), à quoi l'on ajoutera l'emprunt de termes à d'autres métiers et activités (orteil en maillet, pied en piolet, bruit de rouet, etc.). B. Turpin écrit :

Ce qui nous retiendra ici, finalement, c'est la dimension subjective du parler de métier, sa force de représentation, ou si nous préférons sa dimension poétique, car dans la créativité subjective spontanée se projette le rapport entre le sujet et sa pratique professionnelle : la créativité vise moins à créer de nouveaux mots qu'à *déplacer* le sens de termes connus, *déplacement* qui manifeste la subjectivité du locuteur. (2002 : 65) (mes italiques)

- 15 Le champ de la médecine est largement codifié, et depuis longtemps, si bien que des correspondances sont établies entre ces différents déplacements, d'une langue à l'autre, souvent par le calque, à cause du recours à une tierce langue. C'est pour les nouvelles désignations qu'il convient d'être à l'affût de la façon dont se forment les

métaphores d'une langue et de l'autre même si, la langue dominante étant l'anglais, le calque s'impose. Alors, dans toute la littérature médicale, ce sont les enjeux stylistiques qui vont peser le plus sur la traduction.

3.4. L'économie et la bulle

- 16 Pour le domaine de l'économie, Catherine Resche (2013) a bien montré comment les théories de disciplines développées antérieurement ont pu l'influencer, y compris au niveau des réseaux de métaphores, empruntés eux aussi : il est toujours rassurant et stabilisateur pour une discipline d'expliquer l'inconnu par le connu et d'emprunter notions ou moyens d'expression à ses modèles ou prédécesseurs. C'est ce qui explique la présence de métaphores biologiques, mécaniques, médicales (*ibid.* : 154-161), mais aussi marines ou nautiques, guerrières ou encore tout simplement physiologiques. L'enracinement des désignations par métaphore dans l'actualité immédiate de leur création, dans l'expérientiel, pour reprendre le terme de George Lakoff et Mark Johnson (1985), va de soi. La notion de ré-enracinement des métaphores, comme celle de la circulation (Resche 2013 : 169-170), est plus importante encore. Les équations métaphoriques, les argots le montrent bien, sont recyclées, réactivées, revues à la lumière d'une nouvelle actualité, d'expériences nouvelles, adaptées à l'évolution de l'environnement naturel, mental, intellectuel, etc. de l'homme, et chaque nouvelle évolution est comme une accréition supplémentaire qui enrichit la métaphore, qui renouvelle éventuellement les sèmes qui permettent le saut métaphorique. L'explication du monde ayant évolué du théologique au scientifique, les équations métaphoriques ont suivi, par exemple pour expliquer et dénommer les forces qui régissent les marchés, assimilées au grand ordonnateur, au grand horloger de la vision élisabéthaine du monde, puis vues en termes issus de la connaissance du corps humain, de la météorologie marine, du développement de la mécanique et de la physique, etc. J'ignore s'il faut rechercher une mégamétaphore, abstraite, d'où découleraient les suivantes, et j'aurais tendance à éviter de le faire, considérant que c'est une intellectualisation qui a souvent tendance à faire fi de l'enracinement de la métaphore dans l'expérience, dans l'observation du monde environnant, colorée par les explications disponibles de celui-ci.
- 17 L'exemple de « *bubble* » dans le champ de l'économie et de la finance peut sans doute illustrer ce point. M. Van der Yeught (2007, repris dans Van der Yeught 2012 : 105-116) a très bien montré la fortune de la métaphore qui a permis de nommer par exemple « *the South Sea bubble* », « *the Internet bubble* » ou autre « *speculative bubble* ». C. Resche revient sur le sujet (2013 : 166-8) et relie les éléments métaphoriques entre eux encore davantage : « *Bubbles offer another illustration of a metaphor that contains elements of natural, physical or medical metaphors* » (*ibid.* : 166). Qu'il me soit permis d'ajouter une petite pierre à cet édifice, à la lumière du fonctionnement métaphorique des argots, en regardant davantage en amont qu'en aval de cette « *bubble* », puisque l'explication d'un phénomène nouveau se fonde sur celle de phénomènes connus, utilise du matériau métaphorique ou du matériau à métaphore disponible spontanément et, sans jeu de mots, économiquement.
- 18 L'année 1720 a vu l'augmentation vertigineuse des cours de l'action de la South Sea Company puis le dégonflement de cette bulle spéculative⁶. L'OED donne 1721 comme première occurrence du mot « *bubble* » dans le sens de « *delusive commercial or financial*

scheme », dans une citation de Swift extraite d'un poème intitulé... « *The bubble: a poem* ». On trouve d'ailleurs des utilisations du mot dans ce même sens dès 1720, déjà sous la plume de Swift, ou d'autres, comme Defoe dans *The Commentator*, au début de l'année, ou encore dans une chanson satirique de Thomas d'Urfey intitulée « *Hubble Bubble* ». Cependant, « *bubble* » a été utilisé antérieurement avec le sens de « duperie » ou d'« illusion » – on en trouve des exemples en 1711 (année de création de la South Sea Company, et donc de l'apparition des premiers doutes à son sujet) ou en 1716, et surtout, dès le XVII^e siècle, le nom comme le verbe étaient largement utilisés dans le sens de « dupe » et de « duper », par exemple dans les comédies de Wycherley ou de Sedley. D'ailleurs, le *Canting Dictionary* de 1725 enregistre : « *to bubble: to cheat, to deceive* », et « *a bubble: an easy soft fellow, one that is fit to be imposed on, deluded, or cheated* » – en somme, un « pigeon » (XV^e siècle ; « pigeonner », 1553), qu'au XVI^e siècle en Angleterre on appelait aussi « *gull* » (au sens d'oiseau sans plumage, en duvet : la métaphore du dénudement fonctionne dans les deux langues). La dérivation métaphorique serait : « *a bubble is someone you can bubble, i.e. cheat with bubbles, i.e. anything deceptive* ». Mais la filiation est plus lointaine et le sème [trompeur] descend très probablement du sème [illusoire], lui-même issu de [fragile] ou [éphémère], dans le discours moral et théologique, comme l'attestent des citations de Edmund Spenser (1579 : « *Youth is a bubble...* ») ou de John Lyly (1578, « *Our lyfe is [...] a bubble* ». « *A bubble in the water* » a été une sorte de cliché qui exprimait la fragilité, le caractère éphémère, la vacuité puis le caractère séducteur et donc trompeur lié à la déformation optique associée ou, plus tard, à la couleur irisée et changeante d'une autre bulle, celle de savon – cette métaphore se trouve dans des textes divers, traduits ou non, (par exemple : Luther 1577 ; Bradford 1562) et, surtout, dans les *Adages* d'Érasme (1542), où « *homo bulla* » figure en bonne place (adage 1248) : « *Homo bulla* : le proverbe nous enseigne que rien n'est plus fragile, plus fugace, plus vain et plus vide que la vie humaine. En effet une bulle est une forme gonflée et vide que l'on voit surgir de l'eau et s'évanouir en un instant ». On rappelle que ce texte a été largement diffusé en Europe (Jean-Christophe Saladin, grand spécialiste de cet auteur, dit même qu'il « resta un best-seller tout au long du XVI^e siècle »¹⁹) Érasme reprenait un proverbe connu, par exemple au deuxième siècle avant J.-C., sous la plume de Varron, qu'il cite : l'érudit latin le présente comme une évidence (« *ut dicitur, si est homo bulla, eo magis senex* »). Ainsi, donc tout ce qui est [fragile], [vide], [dépourvu de substance] est [de peu de valeur], par conséquent [trompeur], mais aussi [éphémère], comme la vie de l'homme – ce qui est reflété d'ailleurs dans des gravures ou des peintures des XVI^e et XVII^e siècles où la bulle (maintenant de savon) symbolise la brièveté et la vanité de la vie⁸. L'avènement d'une nouvelle réalité, la spéculation effrénée et la ruine qui en a découlé, a déclenché le transfert, le déplacement, de la métaphore du plan théologique au plan économique, où elle s'est trouvée remotivée, au point que, si la première application métaphorique a été oubliée, la seconde est loin de l'avoir été puisqu'elle est encore tout à fait actuelle.

4. Enjeux de traduction

4.1. La bulle en traduction : traductions sous influence

- ¹⁹ Il est curieux de constater que, si les *Adages* d'Érasme ont été aussi diffusés en France, la métaphore de la bulle n'a pas connu la même fortune, dans le champ théologique ou moral. Tout juste peut-on proposer une citation de 1589, où la bulle est bien l'emblème

de la vacuité. L'embarras du traducteur de Varron (Varron 1843) est d'ailleurs révélateur ; il traduit en effet comme suit : « s'il est vrai de dire que la vie de l'homme n'est qu'un faible souffle, c'est surtout quand il s'agit d'un vieillard » (*ibid.* : 11). Alors, quand il fallut rendre compte de la réalité anglaise, de cette « *bubble* », le français se trouva dépourvu et n'osa pas le calque en « bulle », puisque la métaphore n'était pas active en français, ainsi que l'atteste une citation du *Nouveau Mercure* : « Les profits immenses qui ont été faits jusqu'à présent dans le Commerce de la Mer du Sud, attirent l'attention generale, principalement depuis que l'on a détruit les *Bubbles* ou *Projetteurs chimeriques* » (*Le Nouveau Mercure* 1720 : 125). On a donc emprunté le mot anglais, on l'a paraphrasé en « projetteurs chimériques » ou même, plus tard, en 1755, en « *duperies* » (« Les Anglois désignèrent ces Compagnies par le nom de *Bubbles*, c'est-à-dire, *duperies*. » (*Journal des Sçavans*, 1755 : 441), c'est-à-dire que l'on a « écrasé la métaphore », on l'a « détricotée », ou encore plus tard, on l'a fait basculer vers un seul sens, celui de « bulle de savon » (Sismondi 1842 ; Horn 1866). Une citation de Jean Charles Léonard Simonde de Sismondi est d'ailleurs intéressante en ce qu'elle explicite pour le lecteur français, un bon siècle après la première « *bubble* », les sèmes de transfert qui ont autorisé le saut métaphorique dans l'autre langue :

Les Anglais ont donné à ces spéculations un nom parfaitement approprié, *bubbles*, bulles de savon ; toutes ces fortunes du Mississipi naissoient en effet d'un souffle, se gonfloient, brilloient, excitoient l'admiration et l'envie, puis tout à coup crevoient, et se dissipoient dans l'air, sans rien laisser après elles. (Sismondi 1842 : 404)

- 20 Depuis, bien sûr, on est passé en français à « bulle », sans complément, mais il est curieux que le *TLF* n'enregistre pas ce sens du mot, qui ne se trouve pas non plus dans le *Dictionnaire de l'Académie* de 1992. On constate avec surprise qu'il n'est entré au *Petit Larousse* qu'en 1998, sous la forme de la locution « bulle spéculative » et au *Petit Robert* qu'en 2003 (bulle financière et bulle spéculative⁹). Voici, d'ailleurs, la définition du sens dit figuré de « bulle » dans le *Petit Robert*, où l'on sent l'embarras du rédacteur : « situation créée par un gonflement excessif » (*Petit Robert* 2010, *Dixel* 2010) : la métaphore a donc mis plus de deux siècles et demi pour se banaliser, relativement, en français ! On voit que le passage s'est fait « sous influence », c'est-à-dire que la traduction a importé le mot par calque, sans qu'il y ait de véritable enracinement métaphorique en langue d'arrivée. C'est malheureusement ce qui se produit souvent, tant en traduction littéraire qu'en traduction pragmatique, et il est difficile d'y rendre sensibles les apprentis traducteurs tellement nous sommes submergés par ces traductions sous influence de l'anglais – que l'on peut autrement considérer comme approximatives voire paresseuses. C'est le plus souvent une affaire de calque, lexical ou de structure, et le second est sans doute le plus insidieux. Quelques exemples illustreront le propos : lorsque l'on parle en français du « vaisseau amiral » d'une entreprise, on reprend en réalité un calque de « *flagship* », que l'anglais a déplacé, par métaphore, du champ nautique au champ économique. Le français emprunte « vaisseau amiral » (« ayant à son bord un amiral », *Dixel* 2010) à la marine, mais la métaphore nautique n'est pas enracinée dans la culture française au même degré, d'où le caractère forcé, un peu exotique, de cette appellation¹⁰, alors, quand l'anglais parle de « *flagship store* », le « magasin amiral » est une catastrophe métaphorique et traductionnelle¹¹. Les langues de spécialité, de par la précision de leur lexique, génèrent à la traduction quantité de ces calques, heureusement pas systématiquement (envisageons une seconde un calque de « *blue chip company* » ou du « *journalese* » « *NIMBY syndrome* » – mais le français a emprunté « *yuppie* », après tout) ; la traduction nous fournit bien sûr

des réussites du type « avion furtif » et aussi des démissions comme « drone ». La Commission générale de terminologie et de néologie, chargée d'enrichir la langue française, en boutant l'anglais hors des lexiques spécialisés, entre autres, si possible, est à l'origine de réussites éclatantes (baladeur, conducteur [*cue sheet*]), publipostage, tensio-actif, etc.), même si elle a aussi produit quantité de mots qui refusent de prendre racine dans la langue (bouteur, prêt-à-manger [recyclé de façon inattendue en Grande-Bretagne dans le nom d'une chaîne de... restauration rapide, donc en français dans le texte]), sac gonflable, toile d'araignée mondiale, syntoniseur, etc.)¹². La traduction nous lègue aussi ce que j'appelle des « calques acquis », c'est-à-dire des traductions erronées enkystées dans les dictionnaires au point de n'être plus délogeables, du type « Secrétaire d'État américain » (tout à fait comparable à la « baleine blanche » pour « *sperm whale* » [cachalot] de *Moby Dick* dans un autre domaine, somme toute pas si éloigné que cela : il s'agit bien d'un terme de langue de spécialité [Voir à ce sujet : Génin 2008]).

4.2. Résonances, résistances

- 21 Les langues peuvent cependant entrer en résonance, et faire se répondre leurs métaphores, quelquefois de façon inattendue. Pour rester dans la langue économique, considérons un instant le paradis fiscal, dont *TLF* dit que c'est un « terme d'économie apparu début du XX^e siècle », en l'illustrant d'une citation du *Nouvel Observateur* (sur la Suisse), de 1973, et que le *Dictionnaire de la langue française Robert*, en 1983, date du « milieu du XX^e siècle ». On en trouve difficilement des occurrences dans la presse française avant 1973 : un article du *Monde* sur Monaco en 1949 parle de « paradis d'évasion fiscale » ; quelques articles du *Petit Parisien* (1930), du *Temps* (1913) ou du *Figaro* (1897) utilisent l'expression avec un sens notionnel, sans référence à un pays particulier mais plutôt à un état du contribuable à l'issue d'une réforme fiscale. Curieusement, on trouve plus régulièrement l'expression dans la presse... suisse, au milieu d'autres telles que « petit paradis » (1940), « le paradis des contribuables fortunés » (1941) ou « le paradis des sociétés anonymes » (1914) ; la plus ancienne occurrence comportant une référence géographique à un canton suisse date de 1927, et les références précises à un autre pays que la Suisse sont plus fréquentes à partir de 1950 environ. Une offensive du gouvernement américain contre l'évasion fiscale d'entreprises américaines en 1961 (déjà !) rend l'expression bien plus courante encore. C'est autour de cette période qu'apparaît « *tax haven* », dont l'*OED* donne une citation tirée de *Business Week* en 1960. Je dispose aussi de citations du *Times* de 1958, de la *Harvard Law Review* de 1956 et enfin, du *New York Times* de mai et septembre 1939 et novembre 1953, dans le sens notionnel, il est vrai, pour la première. Ce qui apparaît ici, c'est la convergence et la résonance d'une métaphore de la langue française autour des sèmes de [félicité] et/ou de [permanence] attachés à « paradis » avec une métaphore de la langue anglaise autour du sème de [sécurité] ou [protection] clairement associé à « *haven* ». La proximité graphique de « *haven* » et « *heaven* » renforce cette résonance et la mise en parallèle de « paradis fiscal » et « *tax haven* », ce qui fait qu'une affaire de traduction qui aurait pu mal se terminer (en « havre fiscal » par exemple, « havre » dérivant de l'anglais « *haven* »...), finit bien : la métaphore de l'anglais, naturelle car elle s'inscrit dans la métaphore supérieure de la marine dans le domaine de l'économie, converge sans heurt avec celle à racines religieuses du français, qui a évolué sur un peu plus d'un demi-siècle du sens d'état à celui de lieu – ce seul sens étant enregistré par les

dictionnaires en français, dans les années 1980 (entre 1986 et 1989 dans le *Petit Larousse* et en 1985 au moins dans le *Petit Robert* : il a fallu une trentaine d'années pour que l'expression passe des pages des journaux généralistes au dictionnaire).

- 22 Du côté des calques de structure, la répétition peut produire le même enkystement : lire à l'écran lors de l'installation d'un logiciel, « X est en train d'être installé » n'est pas seulement une (double) lourdeur de français mais un calque paresseux de l'anglais « *X is being installed* » (on attendrait : « installation de X en cours » ou « X est en cours d'installation ») ; lors du décompte du temps restant, le message « n minutes restantes », qui confond statique et dynamique, est au moins du même ordre : il reste affiché tellement longtemps qu'il a le temps de s'imprimer sur les mémoires les plus averties ! Cela souligne combien la traduction est une et indivisible, c'est-à-dire, qu'elle soit littéraire ou pragmatique, qu'elle n'est pas d'abord une question de lexique, que les enjeux sont identiques pour tout type de discours et que le premier en est la maîtrise du français, de spécialité ou général. Par exemple, pour dépasser le calque vu à l'instant, que l'on traduise un texte de fiction ou un texte pragmatique, la transformation de coordinations ou de juxtapositions de l'anglais en imbrications ou mises en séquence (temporelle, causale, etc.) en français devrait aller de soi. À cela vont s'ajouter des traits stylistiques ou rhétoriques propres aux langues de spécialité, dans l'une ou l'autre langue : on cite souvent la forte utilisation du passif en anglais dans des textes du champ médical ou dans le style journalistique, le recours massif à la composition dans les champs techniques et scientifiques, à la siglaison, etc., tous éléments que la traduction doit souvent contourner, en ayant pris soin de *s'imprégner* de la stylistique du même type de texte en langue d'arrivée, ce que j'appelle la dimension imitative de la traduction, extrêmement importante en traduction pragmatique où les traits peuvent être répétés avec plus de régularité. De la même façon, et c'est un point de contact entre les argots et les langues de spécialité, la traduction des métaphores, filées ou non, nécessite une évaluation de leur enracinement dans chacune des langues et l'analyse des sèmes qui l'autorisent, afin de vérifier que les mêmes sèmes ou des sèmes voisins assurent leur compréhension dans la langue d'arrivée ou le déplacement vers d'autres métaphores, éventuellement justifiées par le même sème et, si rien n'y fait, en dernier recours, leur neutralisation (que l'on envisage le cas de « *red ink* » par exemple, métaphore filable en anglais, non transférable en français, alors que « *in the red* » a été calqué, avec changement non sensible de sème de transfert).

Conclusion

- 23 On pourrait multiplier les exemples de dérivation métaphorique victime de la traduction, de métaphore insoupçonnée ou aux racines perdues, de filiation sémantique oubliée : tous montreraient que la convergence formelle et fonctionnelle entre langues de spécialité et argots est indubitable, même si variable selon les champs ; le recours à la métaphore est caractéristique ici comme dans toute la langue. S'il y a divergences stylistiques, les enjeux de la traduction sont similaires ; ils sont ceux de la traduction « tout court ». La confluence ici est celle de la rigueur et de l'exigence, pour éviter par exemple que le « *bad English* » (dont on dit que c'est la langue de l'Europe) ne soit transformé en « mauvais français », issu de traductions sous influence, de l'insuffisante vigilance de traducteurs et du fréquent manque de discernement ou

d'exigence de donneurs d'ordre en traduction. Mais cela est une autre histoire, du statut de la traduction et de l'éducation des acheteurs de traductions...

BIBLIOGRAPHIE

- Antoine, Fabrice. 2004. « Argots et langue familière : quelle représentation en lexicographie bilingue ? ». In Antoine, F. (dir.), *Argots, langue familière et accents en traduction*. Lille : Cahiers de la Maison de la Recherche, Ateliers 31, 11–23.
- Antoine, Fabrice. 2008. « De la thune à la caillasse : argent, argots et langue familière ». In Vatanpour, S. (dir.), *L'argent*. Collection UL3. Villeneuve d'Ascq : Université Lille 3, 329–339.
- Antoine, Fabrice. 2011. « Argots : histoires de métaphores et de métamorphoses. ». *Les Cahiers du Dictionnaire* 3, 63–82.
- Antoine, Fabrice. 2014. « Argots, métaphore et 'effet de loupe' ». *Lexis, Revue de Lexicologie anglaise/E-Journal in Lexicology*, consulté le 20 mars 2014 <<http://lexis.univ-lyon3.fr/spip.php?article206>>.
- Bachmann, Christian & Luc Basier. 1984. « Le verlan : argot d'école ou langue des Keums ? ». *Mots* 8, 169–187.
- Bouché, Denis. 1994. *Les Mots de la médecine*. Paris : Belin.
- Calvet, Louis-Jean. 1994. *L'Argot*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Coué, Kris & Sabine Mödersheim. 2003. « Homo Bulla: An interview with Sabine Mödersheim ». *Cabinet* 9 issue 9 Winter 2002/03, consulté le 20 mars 2014 <<http://cabinetmagazine.org/issues/9/coue.php>>.
- Delaplace, Denis. 2013. *L'Article « Argot » au fil des dictionnaires depuis le XVIIe siècle*. Paris : Classiques Garnier.
- Esnault, Gaston. 1965. *Dictionnaire historique des argots français*. Paris : Larousse.
- Génin, Isabelle. 2008. « La Baleine Blanche a mauvais genre ». *Palimpsestes* 21, 55–74.
- Goudaillier, Jean-Pierre. 1996. « L'Argot objet d'étude de la linguistique ? ». *CILL* 22/1-2, 73–83.
- Goudaillier, Jean-Pierre. 2001. *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris : Maisonneuve et Larose.
- Goudaillier, Jean-Pierre. 2002. « De l'Argot traditionnel au français contemporain des cités ». *La Linguistique* 38/1, 5–23.
- Guiraud, Pierre. 1956. *L'Argot*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Horn, J. Édouard. 1866. *La Liberté des banques*. Paris : Guillaumin et Cie.
- Lakoff, George & Mark Johnson. 1985 [1980]. *Les Métaphores dans la vie quotidienne (Metaphors We Live by)*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Lavault-Olléon, Élisabeth. 2007. « Traduction spécialisée : des pratiques qui se passent de théorie ? ». In Lavault-Olléon, E. (dir.), *Traduction spécialisée : pratiques, théories, formations*. Berne : Peter Lang, 45–71.

Le Journal des Sçavans, pour l'année MDCCLV, janvier. À Paris, chez la veuve Quillau, 1755.

Le Nouveau Mercure, juin 1720 & septembre 1720. À Paris, chez Guillaume Cavelier, 1720.

Resche, Catherine. 2013. *Economic Terms and Beyond: Capitalising on the Wealth of Notions*. Berne : Peter Lang.

Sismondi, Jean Charles Léonard Simonde de. 1842. *Histoire des Français*, Vol. XXVII. Paris : Treuttel & Würtz.

Sourdout, Marc. 2002. « L'Argotologie : entre forme et fonction ». *La Linguistique* 38/1, 25–39.

Tournier, Jean. 1985. *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*. Paris, Genève : Champion-Slatkine.

Tengour, Abdelkarim. 2013. *Tout l'argot des banlieues – Le dictionnaire de la zone*. Paris : Éditions de l'Opportun.

Turpin, Béatrice. 2002. « Le Jargon, figure du multiple ». *La Linguistique* 38/1, 53–68.

Van der Yeught, Michel. 2007. « The metaphors of financial bubbles in British and American discourses ». *ESP Across Cultures* 4, 66–79.

Van der Yeught, Michel. 2012. *L'Anglais de la bourse et de la finance*. Paris : Éditions Ophrys – GERAS – LERMA.

Varron. 1843. *L'Économie rurale*, trad. nouv. par M. X. Rousselot. Paris : C.-L.-F. Panckouke.

ANNEXES

Annexe 1

Pechon de Ruby. 1596. *La Vie généreuse des mercelots, gueux, et Boesmiens, contenant leur façon de vivre, subtilitez et Gergon*. page de titre.

Source : Bibliothèque nationale de France, département Réserve des livres rares, RES-LI5-64(B), gallica.bnf.fr <Relation : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31072034r>>.

Annexe 2

Pechon de Ruby. 1596. *La vie généreuse des mercelots, gueux, et Boesmiens, contenant leur façon de vivre, subtilitez et Gergon*, page 36 (dictionnaire de blesquien).

Source : Bibliothèque nationale de France, département Réserve des livres rares, RES-LI5-64(B), gallica.bnf.fr <<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31072034r>>.

NOTES

1. Et ledit dictionnaire nous apprend que « pechon » est un mot de Blesche qui signifie « enfant », « Pechon de ruby » signifiant « enfant esveillé » – Blesche étant un « mercelot », sorte de grade juste en dessous du Coesme ou Mercier ambulant, ce que confirme par ailleurs O. Chereau dans son texte.

2. Jean-Pierre Goudaillier (2001) hésite entre les deux termes, qu'il finit par coordonner en 2002.

3. Voir à ce propos, un des derniers dictionnaires d'argot en date, *Tout l'argot des banlieues - Le dictionnaire de la zone* (Tengour 2013).
4. On remarque que la période d'inactivité de la série autour de « flic » est comblée par celle d'activité autour de « poule ».
5. L.-J. Calvet (1994) parle de machines à créer du lexique, sans les décrire ; j'ai repris et développé ce concept dans (Antoine 2004, 2008), notamment, en en faisant un modèle de la création lexicale en argot et en langue familière.
6. Pas si prototypique que cela puisque la crise de la tulipe de 1637 en Hollande l'avait précédée (voir à ce sujet Resche 2013 : 168).
7. Site Les Belles Lettres, présentation des *Adages* d'Érasme, consulté, le 4 mars 2014 <<http://www.lesbelleslettres.com/livre/?GCOI=22510100184530>>.
8. Voir par exemple à ce sujet (Coué, Kris & Sabine Mödersheim 2003).
9. « [B]ulle spéculative écart anormal, positif ou négatif, entre le prix d'un actif et son cours théorique, susceptible d'entraîner des spéculations » (*Petit Larousse* 1998).
10. Le « capitaine de commerce ou d'industrie » est plutôt une métaphore militaire ; la métaphore guerrière fonctionne des deux côtés de la Manche ou de l'Atlantique.
11. Voici la définition de ce terme dans un glossaire du marketing en ligne : « Navire amiral (ou magasin amiral) Expression utilisée pour désigner le magasin principal et/ou emblématique d'une enseigne ou d'une chaîne de magasins. Il est souvent celui qui est le plus grand, mais pas nécessairement. Il sert de référence et est en général utilisé pour les lancements et/ou les tests de produits et/ou de concepts. Marc Filser explique que : « La pratique du développement du magasin amiral par de grandes enseignes de la distribution s'inscrit dans la démarche de valorisation de l'acte de magasinage à travers l'atmosphère du point de vente [...]. Cette création de valeur prend tout son sens dans le nouveau contexte concurrentiel des entreprises de distribution qui doivent prendre en compte, outre la concurrence entre formes de vente et entre points de vente d'un même espace géographique, la concurrence entre enseignes » <<http://www.e-marketing.fr/Definitions-Glossaire-Marketing/Navire-amiral-ou-magasin-amiral--5908.htm>>, consulté le 20 mars 2014. Un titre comme celui-ci, des *Échos*, montre que le terme est usité : « Barbara Bui s'offre un magasin amiral au cœur de Paris » (26/03/2008).
12. Voir la base de données FranceTerme.

RÉSUMÉS

Les langues de spécialité sont-elles des argots comme les autres ? À moins que la question se pose dans l'autre sens ? L'auteur propose de croiser ici les points de vue du traducteur, du lexicographe, du lexicologue et de l'argotologue afin de tenter de déterminer la/les filiation(s) possible(s) entre argots et langues de spécialité, en quoi les uns ressemblent aux autres ou au contraire s'en distinguent, dans leurs caractéristiques, leurs moyens, leurs origines et modes de formation, leurs fonctions, hier et aujourd'hui, ou encore leur recours massif à la métaphore et leurs éventuelles résistances à traduction. L'auteur envisage d'aller fureter dans les contre-allées de la langue, afin d'y trouver, peut-être, de quoi nourrir une description concrète, illustrée, de deux cousines, dont l'une est respectable et l'autre pas.

This paper aims to question whether specialised languages can be seen as slangs or maybe whether the reverse proposition might be true. To that effect, the tools and methods of

translation and translation studies, lexicography and lexicology are used to try and ascertain whether those languages and slangs are related, how they may converge or diverge in their characteristics, lexical means, origins, formation processes, past and present functions and the way they resort massively to metaphor and resist translation. The side streets and the back alleys of language are explored here for material for what is hoped to be a concrete and illustrated description of two sisters, or cousins, one of whom is respectable while the other is not.

INDEX

Keywords : history of French slang, lexicogenesis, metaphor, slang, specialised language, translation

Mots-clés : argot, histoire de l'argot français, langue de spécialité, lexicogénèse, métaphore, traduction

AUTEUR

FABRICE ANTOINE

Fabrice Antoine est Professeur au Département d'Études anglophones de l'Université Lille 3. Il est directeur du Master de Traduction « Métiers du Lexique et de la Traduction (anglais-français) – MéLexTra » (Traduction et adaptation cinématographiques & Traduction juridique et technique), co-responsable de l'axe de recherche Études sur le Lexique et la Traduction, composante de CECILLE (Centre d'Études en Civilisations, Langues et Littératures Étrangères – EA 4074). Il a collaboré pendant plus de quinze années à la rédaction de nombreux dictionnaires bilingues généraux et spécialisés (Harrap), dont le bilingue d'argot de 1993, et il publie régulièrement dans ses champs de recherche : traduction, (méta) lexicographie et argotologie bilingues. Parmi ses publications récentes figurent des articles dans *Les Cahiers du Dictionnaire*, *Babel-Revue internationale de la traduction* et *Lexis, Revue de Lexicologie anglaise/E-Journal in Lexicology*.
fabrice.antoine@univ-lille3.fr